Ami du Clergé du 6 décembre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de l'Immaculée Conception. — II. Le privilège de Marie, ses leçons, 361.
Pour le temps de l'Avent. — IV. 4e Dimanche : Avent et prières jubilaires, 362.
Fête de Noël. — I. La paix de Noël, 363.
Lectures sur l'Eucharistie. — « La Communion des cœurs dans la Fraction du pain » : XI. Le sacrifice unique et identique, 365.

FETE DE L'IMMACULEE CONCEPTION

II

LE PRIVILÈGE DE MARIE ; SES LEÇONS

Mes frères,

De toutes les fêtes de la Ste Vierge, l'Immaculée Conception est une des plus solennelles ; elle est le fondement de toutes les autres comme l'Assomption en est le couronnement. Si l'Eglise, aujourd'hui, nous invite à nous réjouir c'est que, dès le premier moment de son existence, Marie a été parfaitement agréable à Dieu : sa conception a été immaculée. Aussi, pouvons-nous avec bonheur lui appliquer ces paroles de l'Ecriture : « *Tota pulchra es, amica mea...* Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et la tache originelle ne se trouve pas en vous. »

Alors ces deux pensées : En quoi consiste l'Immaculée Conception ? — Que nous enseigne l'Immaculée Conception ?

I. — *En quoi consiste l'Immaculée Conception*

Par une faveur unique la Vierge Marie a été absolument préservée de la tache originelle. Cette croyance, admise universellement dans l'Eglise depuis les premiers siècles a été officiellement déclarée vérité de foi par Pie IX, le 8 décembre 1854. Moins de quatre ans après, Marie se nommait elle-même à Bernadette : « Je suis l'Immaculée Conception. »

Cette prérogative contenue sous ce mot mystérieux : Immaculée Conception, consiste en ce que Marie a été garantie du péché originel, de ses suites, et comblée de la plénitude des richesses surnaturelles. Je m'explique : nous naissons pécheurs ; nous participons au péché de notre premier père ; notre âme en est atteinte à l'instant même où la vie nous est communiquée. Pour la Vierge, aucune souillure ne l'a jamais effleurée : « elle est la splendeur de la lumière éternelle ; elle est plus belle que le soleil ; plus blanche que la colombe, que le lis embaumé: elle est immaculée comme la neige qui descend directement du ciel... O ma bien-aimée, il n'y a pas de tache en vous ! »

Nous, nous sommes nés dans le péché, esclaves du démon ; dès lors, le péché originel est un « foyer de péché ». Il a allumé en nous un appétit au mal ; le baptême ne le fait pas disparaître. Cet attrait se manifeste par l'orgueil, par la sensualité, par l'amour des richesses. Tous nous avons à nous défendre contre l'inclination au péché. Marie n'eut pas à soutenir ces luttes ; son corps était parfaitement soumis à son âme comme son âme obéissait parfaitement à Dieu. En Marie nul penchant pour le mal ; sur cette créature privilégiée le démon n'eut jamais aucune prise.

Alors que de tous les cœurs humains sort cette plainte ininterrompue : « Je me complais dans la loi de Dieu... mais je vois dans mes membres une autre loi... qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres », au contraire un cri de reconnaissance s'échappe des lèvres de Marie : « Dieu m'a créée dans la sainteté ; il a pris ma main dans sa main, et il m'a préservée du mal et de ses suites funestes... O mon Dieu, j'ai connu l'immensité de l'amour que vous me portez, en ce que mon ennemi ne pourra se réjouir d'aucune victoire sur moi » *(Office de l'Imm.).*

Le péché originel nous apporte d'autres misères : misères dans notre corps sujet à tant de maladies ; misères dans notre intelligence, bornée dans son savoir ; misères dans notre cœur si changeant, si volage ; misères dans notre volonté, si faible en face du devoir. Ces appauvrissements Marie ne les a pas connus. Elle possède toutes les richesses surnaturelles dont nous avons été dépouillés. Dieu lui a départi tous les dons qu'une créature humaine est capable de recevoir. Elle est vraiment « pleine de grâce ».

Admirons et félicitons Marie de ce privilège sublime : l'Immaculée Conception. Cette bienheureuse Vierge est si supérieure que, plus on célèbre ses louanges, plus on découvre de nouveaux sujets de la glorifier.

II. — *Que nous enseigne l'Immaculée Conception ?*

Elle nous enseigne l'estime de la grâce.

Celle-ci est Dieu entrant en nous, comme le feu échauffe le fer, le pénètre, l'embrase, le rend semblable à lui ; comme la sève qui, en passant du tronc dans les branches, les fait pousser et verdir ; comme la greffe qui, insérée dans un églantier sauvage, lui procure une vie nouvelle et lui fait produire de belles roses. Pareillement Dieu envahissant notre âme par sa grâce, la transforme en la faisant participer à sa vie divine, en devenant la vie de notre âme comme l'âme est la vie de notre corps, en nous permettant, sans supplanter notre volonté, de réaliser des actes d'une valeur nouvelle et d'une portée éternelle. Et nos actions seront d'autant plus ferventes, d'autant plus parfaites que la grâce sera plus abondante ; cette grâce elle-même sera d'autant plus intense que notre volonté, à l'exemple de la Vierge Marie, aura docilement subi son influence.

Aussi bien cette estime de la grâce exige-t-elle que nous croyions à sa nécessité. Sans elle nous ne pouvons absolument rien dans l'ordre du salut. N.-S. le déclare formellement : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., xv, 8). Et S. Paul affirme que de notre fond nous ne sommes pas même capables d'une bonne pensée méritoire pour le ciel (II Cor., III, 5).

Aussi bien exige-t-elle encore que, par l'intermédiaire de la Sainte Vierge, nous en demandions la consécration et l'accroissement avec persévérance. Car, si Dieu est la source de la grâce, si le Cœur de Jésus en est le réservoir, selon la belle expression de S. Bernard, Marie en est l'aqueduc qui l'amène à nos âmes.

Donc, élevez spontanément, avec confiance, votre cœur vers l'Immaculée, « en qui le peuple chrétien a toujours cherché refuge... puisqu'elle a été établie la cause du salut pour tout le genre humain » (S. Irénée, *Adv. hær.*, III, 22). Avec vos grâces personnelles, songez à celles recommandées par Pie XII : le retour de ceux qui se sont éloignés du chemin de la vérité et de la vertu ; l'apaisement des égoïsmes, des appétits particuliers ou collectifs, des haines et des rivalités, générateurs de la discorde et de toutes sortes de misères ; la réapparition d'une paix, juste et sincère, chez les individus, les peuples et les nations ; la reconnaissance des droits de l'Eglise pour qu'elle poursuive son influence bienfaisante.

* *

« Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée... » Le péché n'a jamais eu aucune prise sur Marie ; il n'a laissé en elle aucune de ses suites déplorables. C'est qu'elle a été fidèle à cette grâce de son Immaculée Conception.

A notre tour, soyons fidèles aux grâces que Dieu nous octroie.

Sollicitons l'Immaculée, notre bonne Mère, de nous aider à la conserver, à l'accroître, cette grâce divine.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. Ainsi soit-il.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT

IV

(4e dimanche)

AVENT ET PRIÈRES JUBILAIRES

Mes frères,

Année Sainte : croisade de prière aux intentions urgentes de l'Eglise.

La période de l'Avent nous dispose à clôturer saintement cette année de grâce, de quelque côté qu'on l'envisage. Car l'Avent est préparation à l'anniversaire de la Nativité de Jésus, temps de prière et de pénitence, mouvement de solennelles rogations pour les intérêts du règne de Dieu. C'est ce dernier aspect qu'il nous reste à considérer. Par la *solennité* et les *intentions* de ses prières, l'Avent nous met en plein climat d'Année Sainte.

I. — *Par la solennité de ses prières*

On a souvent comparé le Carême et l'Avent. Ils ont, en effet, plus d'un trait de ressemblance ; en particulier celui de leurs solennelles supplications.

A la fin de Carême, à l'office du Vendredi Saint, le célébrant nous invite à d'unanimes supplications : « Prions, nos très chers frères, pour la Sainte Eglise de Dieu,... pour notre Saint-Père le Pape,... pour les hérétiques et pour les païens... » Il semble qu'en cet anniversaire de la mort de Jésus on veuille forcer le ciel à faire descendre sur la terre les grâces de la Rédemption.

En fin d'Avent, à dater du 17 décembre et jusqu'à l'avant-veille de Noël, les offices nous offrent quelque chose de similaire. Les fidèles qui goûtent la liturgie connaissent bien ces « grandes antiennes », les antiennes « *O* », parce que chacune débute par cet exclamatif : *O Sapientia,... O Adonaï,... O Radix Jesse,..* Sept jours de suite, par ces magnifiques et solennelles invocations, l'Eglise supplie le Fils de Dieu de venir racheter et pacifier le monde. Ces antiennes « *O* » ne font qu'amplifier, en un final plus puissant, le *Rorate, cæli,* ou le *Venez divin Messie* qui ont monté tant de fois de nos cœurs pendant ces semaines.

Temps de l'Avent, donc temps de grandes rogations afin que l'anniversaire du Sauveur soit le prolongement et l'achèvement de sa nativité corporelle, par son avènement spirituel dans les âmes.

Or, l'Année Sainte devait être aussi une année de ferventes et grandes prières aux intentions fixées par le Souverain Pontife. C'est pour cela qu'à chaque visite jubilaire à l'église nous avons dit ensemble cinq fois le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie.* C'est pour cela que le Pape a voulu composer lui-même une prière spéciale. Et ces indications du Pape nous ont donné à entendre qu'il nous fallait dilater notre cœur aux dimensions des besoins de l'Eglise. Il aurait bien petitement marqué l'Année Sainte celui qui n'aurait eu que le souci de gagner son jubilé pour diminuer d'autant son purgatoire. Non ! le jubilé devait soulever, dans l'Eglise, comme une lame de fond, un vaste mouvement de prières collectives et individuelles pour hâter l'effusion sur le monde des grâces de l'Incarnation.

Alors, vous le voyez, ces solennelles antiennes de la fin de l'Avent, nous accordent parfaitement à l'esprit de l'Année Sainte. Sans doute, seuls, les prêtres au bréviaire, les moines au chœur, et quelques fidèles qui suivent ces offices lanceront ces appels liturgiques vers Celui qui vient régénérer la terre. Mais tous les chrétiens peuvent et doivent s'inspirer de cet esprit liturgique. — Comment cela ? D'abord, en faisant mieux leurs prières habituelles du matin et du soir. Ensuite en y ajoutant, ne serait-ce que par la récitation quotidienne des prières jubilaires ou d'une dizaine de leur chapelet. Enfin, en

transformant leur travail, leurs occupations, leur vie en une prière qui vienne grossir la vague de supplications qui monte à l'assaut du ciel.

Ne croyez-vous pas que le Maître, qui nous a appris à demander jusqu'à être importuns, se laissera enfin toucher par cette unanimité, afin que l'Année Sainte ne s'achève pas sans avoir atteint ses buts ?

II. — *Par les intentions de ses prières*

Ces buts coïncident justement avec les intentions des grandes antiennes.

Le Pape, en annonçant l'Année Sainte, avait indiqué les intentions qu'il fixait à nos prières : la sanctification des âmes, la fidélité au Christ et à l'Eglise, la défense des droits de l'Eglise, la conversion des païens et des égarés, la paix sur la terre, la réconciliation sociale, l'instauration de l'ordre social chrétien, l'aide à ceux qui souffrent et ceux qui sont dans le besoin. Or vous constaterez que ce sont les mêmes choses que demandent ces Antiennes.

Notre *sanctification* : — « O Sagesse ! qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui atteignez d'une extrémité à l'autre et qui disposez toutes choses avec force et douceur : *venez nous apprendre les voies de la prudence.* »

La *fidélité au Christ et à son Eglise* : — « O Seigneur et chef de la maison d'Israël ! qui êtes apparu à Moïse dans la flamme du buisson ardent et lui avez donné la loi sur le Sinaï, *vous nous rachetez dans la force de votre bras.* »

La *conversion des païens* : — « O Orient, splendeur de la lumière éternelle et soleil de Justice : *venez et illuminez* ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

Le *retour des dissidents* : — « O Clef de David et Sceptre de la Maison d'Israël, qui ouvrez, et nul ne peut fermer ; qui fermez, et nul ne peut ouvrir : venez et *tirez de la prison le monde captif...* »

La *paix sur la terre* : — « O Emmanuel ! notre Roi et notre Législateur, l'attente des nations et leur sauveur, *venez nous sauver*, ô Seigneur notre Dieu. »

La *justice sociale* : — « O Roi des nations et objet de leur désir ! Pierre angulaire *qui des deux peuples n'en fait qu'un* : venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon. »

C'est la même note qui résonne dans toutes ces antiennes : chacune est l'appel renouvelé au Christ qui seul peut nous sauver.

Et n'est-ce pas cela l'Année Sainte, l' « année du grand retour » : retour du Christ parmi nous et de notre retour au Christ ? Car ce n'est pas lui qui nous a quittés, mais c'est nous qui l'avons abandonné. Il nous faut de nouveau faire appel à lui. Lui seul peut nous sanctifier. « Sans moi vous ne pouvez rien faire... Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors, comme le sarment, et il sèche ; puis on ramasse ces sarments et on les jette au feu et ils brûlent » (Jo., xv, 6).

Lui seul, mais par son Eglise. Hors de l'Eglise point de salut. « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. » C'est à son Eglise qu'il a donné mandat de convertir le monde : « Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai dit, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Cette Eglise est l'unique bercail où l'unique Pasteur veut rassembler toutes ses brebis. Il a voulu l'unité autour de lui et en lui : « Qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un. »

Son message de justice et de charité est seul capable d'établir la paix entre les hommes et la paix entre les nations. Les autres paix sont précaires et boiteuses. Il donne la paix que ne peuvent pas fonder les traités humains.

Et ainsi, tout ce pourquoi nous devons prier en cet Avent se ramène au retour au Christ et à l'Eglise. Le grand mal de l'humanité est qu'elle a rejeté celui qui est la pierre angulaire et que notre civilisation elle-même menace de s'écrouler faute de cette seule assise solide. Plus que jamais, notre monde doit choisir et il faut lui redire ce qu'écrivait S. Pierre : « Il est dit dans l'Ecriture : Voici que je pose en Sion ma pierre angulaire, choisie, précieuse, et celui qui met en elle sa confiance ne sera pas confondu » (I Petr., II, 6).

* *

Le même apôtre poursuivait : « A vous donc l'honneur, vous qui croyez ; mais pour les incrédules, la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, c'est elle qui est devenue une pierre d'angle, une pierre d'achoppement et un rocher de scandale » *(ibid.)*.

C'est pour qu'elle cesse d'être par leur faute la pierre d'achoppement, c'est afin qu'elle soit pour eux comme pour nous la base solide de l'édifice, c'est pour cela que notre prière doit s'étendre plus que jamais à tous les hommes : aux païens, aux dissidents, aux incroyants, notre prière à Celui qui est la « Pierre angulaire ». L'avons-nous assez fait ? Sans doute ce n'est pas à nous de fixer l'heure de Dieu et il y aura toujours de l'ivraie mêlée au bon grain. Pourtant, au terme de cette Année Sainte, si la paix n'est pas revenue entre les classes sociales et entre les nations, ne serait-ce pas parce que nous nous sommes contentés de nous lamenter et de récriminer, au lieu de prier et d'agir ?

Alors, en ces derniers jours, à l'exemple de l'Eglise qui multiplie ses pressantes supplications, nous aussi faisons passer plus angoissé notre accent de détresse dans nos prières afin que le Christ vienne nous sauver et rétablisse enfin sa paix dans notre monde : « Venez nous sauver, ô Seigneur notre Dieu ! »

FETE DE NOEL

LA PAIX DE NOEL

Mes frères,

Voilà douze ans que nous sommes en guerre, guerre chaude d'abord, guerre froide ensuite. Sans compter l'Indochine et la Corée. Aussi nous est-il bien doux d'entendre, en cette fête de Noël, les

anges promettre la paix aux hommes de bonne volonté. Approchons-nous donc de la Crèche pour entendre l'Enfant-Dieu nous parler en son langage muet de la *vraie* paix et de ses conditions.

I. — *La fausse Paix*

Car il y a paix et paix. On a fait, depuis quelques années, une grande consommation de colombes, en notre pauvre Europe. Comme au temps de Jérémie, des prophètes se sont levés, pour prêcher la paix et pour embrigader les naïfs dans leurs ligues mensongères. Les catholiques avertis ont éventé la mèche, sachant que, comme le dit Isaïe, « il n'y a pas de paix pour les impies ». La neutralité, dans les circonstances actuelles, ne saurait être que lâcheté et trahison des intérêts majeurs de la France et de la civilisation chrétienne. Nous ne voulons pas de la fausse paix des esclaves et des renégats.

Fausse paix, encore, que celle dont prétendent jouir ceux qui sont parvenus à tuer leur conscience sous l'amoncellement de leurs fautes dont ils ont fait des exploits. Si vraiment ils n'éprouvent plus aucune inquiétude, c'est le pire châtiment : Dieu s'est retiré et les laisse à leur sens pervers.

II. — *La vraie Paix*

C'est celle que les Anges proclament au-dessus du berceau du Christ, c'est *sa* paix à lui « non celle que donne le monde, mais celle qu'il donne », celle qu'il est venu rétablir, en réconciliant les hommes avec son Père et entre eux.

Paix avec Dieu d'abord. Car, depuis la révolte d'Adam, l'humanité était en état de guerre avec Dieu. Pécher, si peu que ce soit, c'est opposer à la divine volonté un refus outrageant et mortel. Car la volonté du Père céleste est que ses enfants soient heureux en réglant leur vie selon les commandements du Sinaï, qui sont en quelque sorte le secret du bonheur. Et nous autres, nous prétendons assurer notre bonheur à notre guise, au rebours des directives divines. C'est aussi dangereux que présomptueux. Et c'est mortelle injure à celui qui est la sagesse même.

Il y a pire. C'est de lui refuser jusqu'à l'existence. Les païens ignoraient le vrai Dieu, mais, du moins, ils avaient un certain sens du divin. Mais aujourd'hui, on a décrété la mort de Dieu. On a prétendu mettre l'homme à sa place. Et pas seulement chez les sans-Dieu de Russie. Dans notre France, des écrivains réputés osent écrire : « J'aurai beaucoup fait si j'enlève Dieu de l'autel et mets l'homme à sa place » (Gide, *Testament spirituel*). N'est-ce pas ce refus obstiné de Dieu qui anime la guerre menée contre l'enseignement libre ?

Evidemment, dans cette guerre de pygmées, ce n'est pas Dieu qui a le dessous, c'est la pauvre créature humaine qui ne saurait subsister sans Dieu, son guide, son protecteur, son refuge. S'il voulait, comme il pourrait anéantir ceux qui osent se déclarer ses ennemis. Mais il fait mieux : il leur envoie son propre Fils, né d'une femme, né dans la chair, comme dit S. Paul, pour nous réconcilier avec lui.

Jésus est l'authentique adorateur du Père et sa soumission amoureuse à ce Père compense toutes nos révoltes et tous nos refus. Car le moindre soupir de l'homme-Dieu a valeur infinie.

Surtout, il vient nous instruire en nous révélant Dieu et en nous apprenant à le servir. Ah ! comme il est facile de croire en ce Dieu qui aime les hommes (*apparuit humanitas, etc...*) quand, non content de « nous révéler par ses œuvres ses perfections invisibles » (Rom., I, 20) il vient « habiter parmi nous ». Comme il est proche, ce Dieu infini, en la personne de Jésus, « en tout semblable à nous, hormis le péché » ! Le geste d'adoration éperdue qu'il a suscité chez Pierre, chez Jean, chez tous les témoins de cette vie mortelle qu'il inaugure au soir de Noël, s'est propagé sur toute la terre et, partout, à la parole de ses envoyés, se sont levés des « adorateurs de Dieu en esprit et en vérité ».

Et partout, à son exemple, commenté authentiquement par ses enseignements, des hommes de bonne volonté ont vécu « dans la modération envers eux-mêmes, la justice envers les autres, la piété envers Dieu ». Dans leur baptême, ils ont eu comme une nouvelle naissance, leur Noël personnel et, devenus fils de Dieu, ils ont connu la Paix et la joie qui sont « les fruits de l'esprit »...

Paix entre les hommes. — En venant révéler aux hommes la Paternité divine, du même coup, Jésus leur révélait leur fraternité. Si tous, nous sommes des fils du Père céleste, nous sommes donc tous frères. Ah ! si cette vérité était partout reconnue, partout vécue, il n'y aurait pas de guerre. Si les hommes se laissaient toucher par les suprêmes recommandations du Christ « aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés », il n'y aurait pas de divisions. « Le Christ est-il divisé ? » demande S. Paul aux Corinthiens. Et ne sommes-nous pas réduits à l'unité par le baptême, qui fait de chacun de nous un autre Christ, et de l'ensemble des chrétiens un corps immense dont le Ressuscité est la tête, donc le principe d'unité ?

Vérités trop méconnues, vérités inconnues de trop d'hommes. Pourtant elles sont prêchées partout. Mais, comme le constatait déjà mélancoliquement S. Jean à la fin du premier siècle, « la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas reçue »...

Alors, approchons de la crèche et captons son message pour le transmettre. Pourquoi les hommes sont-ils en guerre ? Parce qu'ils ne s'aiment pas. Et pourquoi ne s'aiment-ils pas ? Parce qu'ils sont livrés à l'*amour des richesses*, à l'*orgueil*, à l'*égoïsme*.

Venez prendre à la crèche une *leçon de pauvreté*. « Vous trouverez, disent les Anges aux bergers un enfant, enveloppé de misérables langes et couché dans une mangeoire d'animaux. » En effet, Marie et Joseph étaient pauvres, aussi n'ont-ils pas trouvé place au caravansérail de Bethléem, il leur a fallu se contenter du précaire abri d'une grotte abritant quelques moutons. Le Roi de gloire naît donc dans le plus complet dénuement. O leçon ! Il ne tenait qu'à lui de naître dans un palais. Mais celui qui devait un jour dénoncer les « richesses d'iniquité » a voulu que les premières heures de sa vie mortelle fussent consacrées par cette pauvreté à laquelle il a promis la béatitude. Si les hommes n'étaient pas si avides de richesses et de bien-être, se disputeraient-ils les puits de pétrole ?

Et s'ils n'étaient pas si assoiffés de puissance, de prestige, de prééminence, comme les conflits seraient faciles à résoudre ! Mais on se croirait déshonoré en faisant des concessions... C'est contre cet orgueil, responsable, lui aussi des conflits sociaux ou politiques que Jésus nous prémunit en choisissant sa Mère parmi les petits de ce monde, et pour père nourricier un modeste charpentier. Les humbles sont doux, les humbles sont pacifiques. Durant toute sa vie, Jésus continuera de nous le révéler. Il a été l'Agneau qui se laisse égorger et c'est par là qu'il a conquis une gloire infinie.

Enfin pourquoi les hommes sont-ils si divisés ? Parce qu'ils sont livrés à l'égoïsme. Si les Indes, pour ne pas prendre d'exemples trop brûlants, sont le Royaume de la famine, c'est qu'une poignée de maharadjas détiennent toute la fortune du pays et qu'ils se soucient fort peu de l'investir dans des travaux d'équipement agricole qui assureraient à tous leurs frères une nourriture suffisante. Le remède à l'égoïsme, le voilà. C'est le dénuement de la Crèche. Le Verbe ne s'est pas attaché, nous dit S. Paul, à la jouissance de sa divinité. Il s'est fait homme, s'est fait esclave... Pourquoi ? Parce que nous avions besoin de lui pour nous réconcilier avec son Père et entre nous, parce que, sans lui nous périssions. Devant la crèche, comment avoir le cœur de penser encore à soi et de se préferer aux autres ?

* *

Voilà le secret de la Paix. Il est accessible à tous et si vous voulez le résumer d'un mot, il est dans l'amour. Aimez Dieu, et qui n'aimerait pas un Dieu si aimable ? Aimez vos frères, plus que vous. Au feu de cet amour, les haines fondront et de proche en proche, l'esprit pacifique se répandra et fera tomber des mains les armes fratricides...

LECTURES SUR L'EUCHARISTIE

La Communion des cœurs dans la Fraction du pain

XI

LE SACRIFICE UNIQUE ET IDENTIQUE...

Nous avons considéré jusqu'ici l'Eucharistie surtout sous son aspect sacramentel et principalement dans la sainte Communion. Nous allons maintenant mettre en lumière le caractère sacrificiel de l'Eucharistie et étudier la question de savoir si et jusqu'à quel point le sacrifice eucharistique symbolise ou engendre une unité quelle qu'elle soit, et une communauté spirituelle.

Dans ce but, nous partirons en premier lieu de la notion de sacrifice ; en second lieu, nous apporterons les témoignages les plus marquants de la tradition.

* *

I. — Le concept de sacrifice, consiste, pour nous, en ce qu'un don visible est offert à Dieu, pour exprimer le don symbolique de l'homme à Dieu.

Le sacrifice comporte à la base *un concept sacrificiel,* c'est-à-dire un sacrifice authentique venant du cœur. Cette idée est la suivante : l'homme entend se donner, se livrer lui-même à Dieu ou donner, livrer, à sa place, quelque chose qui soit sa propriété. Il veut renoncer à soi-même ou à quelque chose qui lui appartient, pour tout laisser à Dieu. Il se quitte lui-même et livre quelque chose à quoi son cœur est attaché et que son égoïsme voudrait retenir. Il sort, de la sorte, de son Moi — *Ego,* — des désirs, tendances, passions de son égoïsme, des quatre murs étroits de sa petite existence privée, toujours centrée sur son propre avantage, et il s'élève à un « autre » Etre, « l'autre » Etre le plus haut qu'il puisse y avoir, c'est-à-dire Dieu, pour lui offrir son présent ou se donner lui-même en offrande.

On ne saurait toutefois affirmer qu'un dépouillement de soi ait existé dans tous les sacrifices connus de l'histoire. Mais toutes les fois que l'on a compris la valeur authentique et exacte de l'idée sacrificielle et réfléchi à l'essence du sacrifice, comme cela est arrivé dans la religion prophétique de l'A. T. et ensuite dans le N. T., on a aperçu le contenu spirituel du sacrifice qui se ramène à l'expression d'un acte d'offrande altruiste.

Le sacrifice fait donc sortir l'homme de son isolement, de sa sphère privée, il le libère des limites et des liens que l'égoïsme a établis autour de lui, il lui ouvre la voie et le regard vers Dieu et vers le monde universel créé par Dieu.

De même que c'est un proverbe totalement faux et inconcevable que la « religion est affaire privée » parce qu'aucune religion ne peut s'enfermer dans l'étroite demeure subjectiviste du cœur, puisque toute religion, au contraire, a pour but de chercher à réaliser l'union avec une divinité extra-mondiale, de même le sacrifice est exactement le contraire d'une « chose privée », puisqu'il s'adresse à Dieu, le souverain Seigneur, de la puissance et de la grâce de qui tout être, toute « chose privée » et toute chose publique dépendent étroitement.

Psychologiquement, sans doute, il est possible que quelqu'un offre un sacrifice pour lui seul, à l'exclusion des autres et prétende se réserver tous les fruits du sacrifice, mais un tel sacrifice est déjà infirme dans sa racine, parce qu'il lui manque la véritable idée du sacrifice, qui n'exclut personne, mais qui élargit l'horizon et ne permet pas que le grand Dieu soit restreint au misérable moi d'un particulier.

A travers Dieu, qui est le créateur et le Seigneur de tous, le sacrifice est une manifestation qui atteint tout le monde. A une époque tardive, postérieure aux premiers sacrifices mentionnés dans l'histoire du peuple de Dieu, dans l'A. T., on a précisé juridiquement ce qui est public et ce qui est privé, et bien plus tard encore, on a fait la distinction entre les sacrifices de personnes privées et les sa-

crifices offerts par des groupes sociaux. Mais ces distinctions sont d'une nature secondaire, parce qu'en réalité il ne peut pas y avoir de sacrifice réduit à une sphère privée ou à un individu. C'est une application du sacrifice en son côté tout extérieur, un accident, lorsque ce ne sont pas des individus, comme Abel et Caïn, dans la Bible, mais plusieurs personnes animées du même esprit sacrificiel qui offrent le sacrifice.

Le caractère communautaire qui est essentiel au sacrifice est, à la vérité, fortifié par l'union des cœurs, et l'intention et la dévotion s'en trouvent élevées et agrandies. Dès le début de l'histoire de l'humanité, il est question de sacrifices offerts pour une communauté et en son nom. Le sacrifice de Noé, les sacrifices offerts par les rois, les princes, les chefs de tribus, furent de cette sorte.

S. Augustin donne *(Cité de Dieu,* l. VI, ch. x) une définition du sacrifice véritable et parfait : « *Le sacrifice est toute œuvre qui est accomplie pour que nous soyons attachés à Dieu par une sainte société :* — « Sacrificium est omne opus quod agitur ut sancta societate inhæreamus Deo ». Ce qu'Augustin veut montrer par cette définition, c'est qu'il n'y a de sacrifice que lorsque l'acte est dirigé vers Dieu.

Il se réalise une unité avec Dieu et en Dieu, une *sancta societas,* qui de l'homme atteint Dieu, qui va de bas en haut, et lorsque le sacrifice a frappé au but, lorsqu'il a obtenu l'indulgence divine, il se fait une communion dans la grâce qui redescend de haut en bas. Dans les deux cas, l'union est, si l'on peut dire, verticale.

Mais avançons encore avec S. Augustin. Il était, à la suite de son compatriote africain, S. Cyprien, un éloquent avocat de l'unité ecclésiastique contre les schismatiques de son temps, les Donatistes. Il a, comme nous l'avons déjà remarqué, insisté sur le devoir de l'unité, qui réalise le corps unique du Seigneur. L'unité sacrificielle de la *societas sancta* est également pour Augustin la communauté des Saints, comme le fait bien voir, au même chapitre de son livre de la *Cité de Dieu,* son allusion à la communauté rachetée. Ceux qui offrent le sacrifice sont, en vertu de leur unité sacrificielle primaire avec Dieu, conduits à une communion secondaire de leurs cœurs *entre eux,* c'est-à-dire à une liaison horizontale, pour former une communauté d'offrande eucharistique.

Le sacrifice est offert, unanimement, par la communauté, pour atteindre les fins bien connues du sacrifice : adoration, remerciement, satisfaction, demande. Aucun des participants ne reste seul ici, chacun au contraire agit pour la communauté et la communauté pour chacun, en sorte qu'il règne un esprit de *solidarité* [1].

Nous avons ainsi une unité sacrificielle primaire en Dieu et avec Dieu, et par Dieu une secondaire entre les offrants du sacrifice. Il peut encore y avoir une troisième unité sacrificielle, mais elle n'est pas nécessaire et dépend des circonstances, c'est celle du banquet sacrificiel. Dans les sacrifices publics sémitiques, une partie de la victime offerte était brûlée, le reste était destiné à un banquet sacrificiel, dans lequel les participants et membres de l'Alliance se sentaient amis de Dieu et frères et membres de la même famille divine et manifestaient leur joie au sujet de l'appartenance avec Dieu. Le banquet sacrificiel, dans l'Ancien Testament, n'avait pas pour but de créer la communauté du peuple de Dieu, car cette communauté préexistait avant le banquet. Un banquet sacrificiel pouvait être ajouté au sacrifice, mais il ne faisait pas partie intégrante du sacrifice. S'il s'y ajoutait, il fortifiait la communauté sacrificielle.

* *

II. — Après avoir parlé du concept de sacrifice nous pouvons aborder le *sacrifice chrétien,* qui vérifie ce concept d'une manière toute particulière. Les principes essentiels de la théologie sacrificielle du Nouveau Testament sont empruntés à l'*Epître aux Hébreux,* qui, de son côté, se réfère au service divin de l'Ancien Testament. Le *service divin-lecture* était accompli en beaucoup de synagogues soit en Palestine, soit au dehors, mais le *service sacrificiel* commun à tout le peuple et unique n'était offert qu'en un seul lieu, au Temple de Jérusalem. Dans le Saint des Saints du Temple, le Grand Prêtre n'entrait qu'une fois l'an (Héb., IX, 7). En liaison avec le service sacrificiel israélite du Temple, l'épître enseigne, aux chap. IX et X, que le Christ n'a offert qu'*un seul* sacrifice, en s'offrant lui-même une seule fois, pour effacer les péchés de la multitude (IX, 28). Le Christ entra, en tant que Pontife souverain de la Nouvelle Alliance dans un tabernacle plus grand et plus parfait..., il n'y vint pas avec le sang des boucs ni des veaux, mais avec son propre Sang, une fois pour toutes offert dans le Saint des Saints (IX, 11). Par l'offrande du Corps du Christ nous sommes sanctifiés une fois pour toutes (X, 10). Le prêtre de l'Ancien Testament accomplissait son service, jour par jour,

[1] Nous renvoyons ici au travail peu connu que les professeurs du séminaire métropolitain de Varsovie ont publié, à Varsovie, en 1936, à l'honneur du cardinal Kakowski : *Miscellanea theologica.* On y trouve un traité sur « l'Eucharistie en tant que sacrement de la solidarité chrétienne » — Eucharystja jako sakrament solidarnosci chrzescijanskiej, par A. Pawlovski. — Voir aussi : art. *Sacrifice,* de A. Gaudel, dans *Dict. Théol. cath.,* XIV, 662-92 ; Art. *Opfer,* dans *Lex. Theol. Kirche,* VII, 725-29 ; E. Mersch, *Le Corps mystique du Christ,* Louvain, 1933 ; A. Piolanti, *Il corpo in mistico e le sue relazioni con l'Eucaristia,* in S. Alberto Magno, Roma, 1939 ; R. Erni, *Die Herz Jesulehre Alberts d. Gr.,* Luzern, 1941 ; W. Lurz, *Messfeier, im Geist und in der Wahrheit,* Münich, 2e éd., 1948 ; P. Bertocchi, *Il simbolismo ecclesiologico della eucaristia in Sant' Agostino,* Bergame, 1937 ; M. Tarchnisvilim, *Die byz. Liturgie, als Verwirklichung der Einheit und Gemeinschaft,* Würzbourg, 1939 ; F. Grivec, *Kristus y Cirki,* Ed. tchèque, de Svehlak - Jemelka, Olomouc, 1938 ; M. Scheeben, *Die Mysterien des Christentums,* Mayence, 1925.

et il offrait sans cesse le même sacrifice, qui n'avait jamais la force d'effacer les péchés. « Le Christ au contraire n'a offert qu'un seul sacrifice pour les péchés et il s'est assis ensuite pour toujours à la droite du Père » (x, 11 et s.). « Par un sacrifice unique il a une fois pour toutes procuré la perfection à ceux qu'il sanctifie » (x, 14). Le sacrifice du Christ est unique et d'une espèce unique; le Grand-Prêtre à jamais établi, le Christ, l'a une seule fois réalisé dans l'offrande sanglante de lui-même et il a laissé, à la dernière Cène, l'obligation de « renouveler », en mémoire de sa mort, dans chaque sacrifice de l'Autel, le sacrifice « qu'il a réalisé de lui-même au Calvaire », « en sorte que par des symboles très clairs Jésus-Christ soit représenté et montré dans l'état de sacrifice » (Encycl. *Mediator Dei,* 1 b). Le sacrifice unique n'est pas multiplié, mais selon l'explication bien connue du concile de Trente (Sess. XXII, chap. 1) le sacrifice de nos autels est la commémoraison — *memoria,* — le renouvellement — *repræsentatio* — et l'application efficace pour le salut — *applicatio* — du sacrifice offert une seule fois, de façon sanglante, sur la Croix — *sacrificium cruentum... semel in Cruce peragendum.* On a trouvé diverses comparaisons pour faire comprendre ces relations entre le sacrifice de la Croix et celui de la Messe, par exemple la comparaison entre l'original du livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui est perdu, et les nombreuses copies, qui, depuis l'original, ont été publiées. On peut aussi faire appel à la comparaison avec le Corps unique du Seigneur, qui est cependant présent dans la multitude des hosties. On retrouve toujours une *Unité dans une Multiplicité,* et de plus une unicité d'offrande, qui toutefois n'exclut pas le renouvellement, enfin une plénitude qui n'a jamais besoin d'être complétée, mais qui est cependant si surabondante qu'on ne peut rien en enlever et qu'on ne pourra jamais l'épuiser. Mais c'est un sacrifice d'une espèce unique et sans lequel ne pourrait pas autrement être maintenue la relation entre l'Unité et la Multiplicité. Il est encore très facile de comprendre que les messes numériquement nombreuses sont des commémoraisons du sacrifice de la croix et que cette commémoraison reste une. Mais il est bien plus à considérer qu'elles nous remettent en présence l'unique sacrifice de la croix, en quoi elles sont une *re-présentation,* et qu'elles nous font jouir des fruits innombrables de l'unique arbre de la croix, en quoi elles en sont *l'application* « à ceux qu'elles doivent sanctifier »(Hébr., x, 14). L'unité sacrificielle, qui existe entre la croix et la messe, est unique en son genre et admirable, c'est un mystère, grâce auquel nous avons reçu le moyen de notre Souverain Prêtre de participer à son sacrifice.

Nous nous en sommes tenus jusqu'ici, avec l'épître aux Hébreux, au sacrifice du Temple, à Jérusalem, en tant qu'image du sacrifice de la Croix. Mais nous pouvons apporter deux autres représentations typiques de l'Ancien Testament : la prophétie de Malachie et le rite pascal.

Malachie, en son chap. I, blâme les prêtres qui offrent des sacrifices impurs. Parce que Dieu n'a plus aucune complaisance en de tels sacrifices, le prophète donne, pour l'époque messianique, l'oracle suivant : « Du lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur est grand parmi les nations. En tout lieu un sacrifice fumant une offrande d'encens sera offert à mon Nom, *ainsi qu'une offrande pure.* »

L'accomplissement de cette prophétie se trouve dans l'unique sacrifice du Nouveau Testament, car il est réalisé en tout lieu. Le prophète connaissait par les sacrifices de l'Ancien Testament le caractère communautaire du sacrifice. En sa prophétie, il a vu, au temps messianique, un sacrifice *universel,* qui rassemble des participants de toutes les nations pour une vaste communauté sacrificielle, en sorte que sa prophétie est également le type de l'unité sacrificielle d'un genre unique, existant entre le sacrifice de la croix et celui de la Messe. Nous savons bien que le demi-jour dans lequel le prophète voit l'avenir ne contient pas encore les caractéristiques claires que son accomplissement messianique présente, et que nous mettons en relief en appuyant sur l'expression « oblation pure ». Toutefois, dans le texte de Malachie, I, 11, le trait de l'universalité d'une part, et l'annonce que tous les peuples auront le même sacrifice pur, sont impossible à méconnaître et ne peuvent être passés sous silence, et c'est là également que nous trouvons notre Unité dans la Multiplicité.

Notre autre figure de l'Eucharistie est le repas juif de la Pâque. C'est une fête qui est décrite au chap. XII, 3 de l'Exode, en souvenir de la libération de la servitude égyptienne. Y participaient tous les membres d'une même famille, et lorsque le nombre de ces membres n'atteignait pas au moins dix, selon Flavius Josèphe, ils devaient s'adjoindre des voisins. La communauté du banquet était déjà indiquée avant que l'agneau pascal ne fut immolé. Cet Agneau en effet était offert en sacrifice au nom des participants au repas et ensuite sa chair était donnée à manger. Quiconque n'était pas compté au nombre des convives n'avait pas non plus le droit de prendre part au banquet, il n'était pas admis parmi les « fils du banquet », les « *benê haburah* » et ne devait pas manger de l'Agneau sacrifié ni des autres aliments du repas. Lorsque l'agneau était sacrifié, aucune modification ne pouvait plus être admise dans la composition des convives. Les membres du banquet mangeaient tous du même agneau et formaient un tout solidaire. Ainsi que Pawlovski le fait remarquer (p. 156, 2), il était demandé aux convives, d'après la Pesach-Haggada ou instruction pascale, un acte psychologique. Ils devaient en effet se pénétrer vivement de cette idée que chaque convive devait se considérer comme un Israélite échappé d'Egypte, et ils devaient